

Dans le quotidien des siens, l'absente triomphe

RÉGINALD MARTEL

■ Imaginons une scène très banale. Dans un restaurant, à une table voisine, une famille est réunie. Pour un anniversaire? Si on veut. Une famille: vue du dehors, un oeuil bien lisse, sans la moindre faille vraiment, impénétrable, un système clos. Nous pouvons inventer, passé, présent et futur, l'aventure de chacun des personnages. L'oeuf résiste; l'existence collective du père, de la mère et des enfants est invisible. N'y aurait-il pas, quelque part bien caché, un principe unificateur, nécessaire et suffisant, qui expliquerait que voilà en effet une famille, unie ou désunie selon les heures et malheurs du moment, mais entité tout de même fonctionnelle et différente de toute autre?

Souvent le roman psychologique, quand il est poussé à son extrême limite, requiert un protagoniste impérial, capable d'infléchir le destin de tous les autres personnages. Il faudra obligatoirement passer par lui si on veut comprendre la dynamique singulière, force tantôt centripète et tantôt centrifuge, qui donne réalité et sens au groupe, la famille en l'occurrence; c'est lui qui régit et gouverne, parfois en vertu d'un pouvoir que les autres lui reconnaissent, parfois parce qu'il a choisi — si on peut choisir — de s'inscrire dans la marge de la vie des autres (et dans la marge du texte) de façon autonome.

La marge du risque

Le narrateur joue parfois ce rôle exigeant mais risqué, quand il se fait personnage parmi les personnages. Alors la lecture du réel de la fiction doit passer par sa conscience, qu'il a très aigüe; sur chacun et sur lui-même, ce narrateur a droit de vie et de mort. On dira qu'il abuse, peut-être. Mais le narrateur d'*Amandes et melon* échappe complètement au danger de tels abus, puisqu'il n'a de rôle que celui de

meurer ce que je suis, ou devenir ce que je veux être, sans m'imposer ou à l'autre une trop grande souffrance? Tous les membres de la famille d'*Amandes et melon* essaient de résoudre ces difficiles équations.

Ce roman est une grande oeuvre, par son ampleur matérielle d'abord — près de cinq cents pages —, ensuite par la profondeur de l'inventaire psychologique de chacun des personnages, dans ce qui les constitue essentiellement et aussi dans leurs réactions aux errements de tout un chacun et à la mouvance générale du groupe familial. L'absente, Marie-Paule, est présente partout: dans la première relation sexuelle de sa demi-soeur Céline, âgée de seize ans, avec son ancien amant; dans les peintures de sa tante Elvire, elle aussi dissidente mais qui se nourrit de la famille comme le cancer d'un organe fragile; et même dans la dramaturgie de la comédienne Marion, sa mère, qui lui a été enlevée à l'occasion d'un divorce.

Au creux de l'intime

Tous les événements que raconte le narrateur sont d'ordre privé, intime. La famille est une réalité vivante, je ne dis pas heureuse ni saine, capable à elle-seule de provoquer et de vivre tous les drames imaginables: l'amour qui s'use entre les parents, l'enfant-poète qui se laisse mourir de faim, le plus jeune qui se donne des allures de délinquant, la mère trop correcte qui se sent vieillir et qui a peur d'être remplacée, le père coincé entre les exigences du devoir et celles d'une passion renaissante, une grand-mère qui fut peu maternelle et qui consentira enfin à le reconnaître, etc. Tout cela bouge et bouge ensemble de façon magnifique, parce que Mme Madeleine Monette a réussi à faire vivre au lecteur tous ces drames à travers la conscience même des personnages, chacun produisant sa propre vérité.

Un luxe: la cruauté

La famille bourgeoise est un beau sujet d'exploration psychologique. Quand les impératifs de la vie à gagner n'épuisent pas toutes les ressources physiques et morales, on peut s'offrir le luxe, parfois cruel d'ailleurs, de vivre et d'analyser toute la constellation des sentiments. Autour de moi, que je sois père ou mère, fils ou fille, frère ou soeur, qui dois-je aimer et pourquoi? Ma dissidence affective vaut-elle que je me sente coupable? Jusqu'où puis-je m'éloigner de chacun pour de-

Le roman est écrit au passé, ce qui explique un peu l'absence presque totale des dialogues, dont le temps naturel est le présent. Beau défi que de figer dans un temps de narration ce qui par définition est toujours en mouvement, le magma des sentiments et des sensations dont l'origine n'est jamais certaine, dont l'évolution est aléatoire; beau défi que de donner une voix à peu près égale à chacun des principaux personnages et, surtout, d'avoir créé dès le début du roman une telle attente. Le drame existe, bien sûr, mais il n'existe qu'à travers les personnages; cela explique je pense la fascination croissante que s'empare du lecteur à mesure que les voix se font entendre, attendues mais imprévisibles. Les petites choses de la vie quotidienne, justement parce que la vie est faite de cela, prennent ensemble une dimension qui transcende leur insignifiance apparente.

Les moyens du talent

Puisqu'il faut littéralement forcer l'intimité des personnages, la romancière est attentive à tout ce qui peut soutenir son vaste propos. Le moindre geste, même inconscient, est consigné pour ce qu'il peut dire ou laisser entendre; la moindre parole est reçue avec toute la charge de contradictions qu'elle prétend abolir; et les sentiments réels ou affichés sont retournés par chacun dans tous les sens, dans une perspective d'autocritique qui n'épargne ni la honte ni la douleur. Il fallait, pour que ce roman complexe atteigne à la simplicité de l'oeuvre d'art, les dons d'écriture exceptionnels de la romancière. Elle a su en user avec cette confiance (un peu inquiète quand même, si j'ose dire) de ceux qui n'ont plus rien à prouver, sinon à eux-mêmes; ceux-là, on les appelle grands écrivains.

AMANDES ET MELON, Madeleine Monette, roman, 480 pages, collection Fictions, éditions de L'Hexagone, Montréal 1991.

Madeleine Monette

Amandes et melon



L'Hexagone

Une
grande
saga...
domestique

En page C7

AMANDES ET MELON de Madeleine Monette, l'Hexagone, 466 p.

Imaginons un film, policier par exemple : lors d'une scène de rue, des tirs sont échangés. Barricadé dans un immeuble abandonné, un individu vise des policiers et les rate, mais une balle perdue frappe un passant qui s'écroule. L'image se déplace et le spectateur oublie ce qui a précédé. Ce figurant qui meurt sur l'écran ne laisse qu'une trace infime dans la mémoire. Et puis, quelques jours plus tard, il réapparaît, prend toute la place dans une nouvelle fiction à venir. Soudain, une famille naît autour de lui, sa vie se construit peu à peu, à partir de cette brève mais spectaculaire apparition. On pourrait dire que le plaisir d'ériger peu à peu cette fiction dans notre esprit naît de sa banalité même. Ce phénomène prend des proportions inattendues et le film s'estompe au profit de ce qu'il a laissé en plan, comme s'il ne s'agissait que d'une coupure au montage.

Le plaisir que provoque la lecture du dernier roman de Madeleine Monette, son premier depuis 1982, tient peut-être d'abord à cette impression. Voilà une famille qui pourrait passer inaperçue : le père vendeur de voitures et la mère ménagère, des enfants qui font leurs premières expériences sexuelles et frôlent la délinquance en chapardant des objets insignifiants dans les magasins, simplement pour le plaisir du risque. Pourtant, cette famille banale, jamais ridicule (il ne s'agit pas d'une satire facile de la famille moyenne nord-américaine), qu'on n'imaginerait pas au cœur d'un roman d'une pareille ampleur mais plutôt dans ses marges, prend rapidement une place considérable et une épaisseur romanesque extraordinaire, comme si chaque geste, chaque parole prenait l'allure d'un événement, nécessaire au roman pour exister.

Un non-événement

Paradoxalement, toutes les tensions provoquées entre les personnages, ces minimes changements d'attitudes qui prennent des proportions parfois terrifiantes, se produiront à cause d'un événement qui n'a pas

lieu. Après un an de voyage en Europe, Marie-Paule, la fille de Charles, née de son premier mariage, a annoncé son arrivée en provenance de Turquie. À l'aéroport, la famille venue au grand complet l'attendra en vain. C'est dans une attente crispée, ne pouvant résoudre une énigme qui leur pèse un peu plus chaque jour, quoique de manière différente selon les individus, qu'ils guetteront l'annonce de la découverte de sa mort, tout en étant incapables d'y croire. Dès lors, cette absence absorbera toutes les énergies et les pensées, exacerbera les antagonismes, rompra ou provoquera des affinités. Charles et sa sœur Elvire, sa femme Jeanne et ses enfants Céline, Vincent et Alex, Marion la mère de Marie-Paule, vivront tour à tour l'espoir et l'exaspération, jusqu'à ce que la figure de la disparue pâlisce peu à peu, ne laissant à ceux qui restent que les contours d'un vide et l'évidence que la réalité ne sera plus jamais la même.



Madeleine Monette

Kero

Madeleine Monette a toujours réussi, dans ce roman comme dans les précédents, à provoquer une angoisse diffuse qui se cristallise parfois dans des scènes d'une forte intensité où la peur devient la matière même de l'écriture. Autant l'omniprésence de New York, dans *Petites Violences*, participait à l'anxiété des personnages, autant, dans ce dernier roman, l'absence d'une configuration des lieux joue un rôle semblable. Car si le moindre trait de l'environnement immédiat des personnages est

détaillé, jamais le lecteur ne parvient à se situer spatialement, sinon en imaginant (peut-être n'est-ce que fabulation) qu'il se trouve dans une grande ville nord-américaine. Cette impression de ne pouvoir prendre appui sur un environnement concret est à l'image des problèmes de la famille qui manque de repères concrets pour engager des recherches sérieuses pour retrouver Marie-Paule.

Le texte en perspective

Si chacun fait sa propre lecture des événements et propose sa propre interprétation des agissements de la disparue, les seules traces concrètes, objectives, qui restent de celle-ci, sont les lettres et les cartes postales qu'elle a postées au fil des mois, notamment celles qui parviendront à leurs destinataires après sa disparition officielle. Mais les informations anecdotiques, l'étalement des états d'âme de l'épistolière ne permettent aucunement de résoudre l'énigme de sa disparition. La lecture des lettres de Marie-Paule, du reste, ne manque pas d'étonner, car elles ne semblent s'adresser à personne en particulier. « *La plupart du temps [elle] écrivait de cette façon, [...] parlait à l'un puis à l'autre, sans trop se surveiller. De fait c'était un peu ses interlocuteurs qui la choisissaient. En l'espace de quelques pages, il y en avait parfois toute une procession, mais cela n'était pas si étrange ni si terrible, vraiment. Savait-on jamais à qui on s'adressait dans une lettre? Écrivait-on jamais à de vraies personnes?* » Ces considérations sur l'écriture et la lecture, on peut les transposer au mode de production du roman lui-même. Qu'est-ce qu'écrire, sinon s'adresser à une série de lecteurs virtuels? L'importance accordée à ces lettres apparaît alors comme un motif d'autoreprésentation. Le phénomène devient plus évident lorsqu'on découvre qu'au fond Elvire s'impose comme le véritable centre de ce texte. Sœur de Charles, elle se trouve à la fois dans la famille et hors de celle-ci (elle habite un studio qui jouxte la maison de son frère). Peintre, elle signera une série de toiles qui mettent en scène la saga familiale, avec en creux cette équivoque qu'est l'absence de Marie-Paule. Équivoque, parce que sans cette perte, cette famille n'aurait pas de sens (littérairement). L'écriture naît de ce vide. Quant au titre du roman, il provient de celui auquel Elvire avait pensé pour l'exposition mettant en scène sa famille. Ainsi, elle joue le rôle de l'auteure dans le roman,

donnant «aux incidents passés la force d'un nouvel immédiat, en les transposant dans un espace où le symbolique et le littéral ne s'opposaient pas, n'étaient même pas distinguables. Ses peintures n'étaient donc pas moins déconcertantes que la vie vécue, pensée, rêvée, pas moins remplies d'anxiété». Le tableau devient un lieu frontière, un seuil, entre cette famille de plus en plus silencieuse, refermée sur elle-même, absorbée par ses conflits, et l'extérieur. L'exposition d'Elvire devient métaphoriquement celle de sa famille au complet, la canalisation des tensions familiales sur la toile. On peut avancer sans trop de risque qu'à travers les références au travail de la peintre, c'est très souvent d'écriture qu'il s'agit.

Ce n'est pas un hasard si elle seule parvient à bien s'entendre avec le jeune Vincent, le poète de la famille. Ce second signe de l'écriture dans le roman (après les lettres de Marie-Paule, qui de plus travaillait comme traductrice) se manifeste d'autant plus qu'on peut voir en Vincent un double inquietant et mélancolique de Jean-le-Maigre. Malade comme ce dernier, il est anorexique, affection qu'on peut voir comme un clin d'œil au surnom du poète de Marie-Claire Blais.

L'hyperrealisme affiché d'*Amandes et melon* vient ébranler l'évidence d'une lecture psychologique superficielle. Marion la comédienne et dramaturge, Elvire la peintre, Vincent le jeune poète, indiquent qu'il existe une autre façon d'aborder ce roman. S'il faut louer l'auteure pour la crédibilité remarquable qu'elle a su donner à ses personnages, il faut aussi souligner que la qualité du texte tient à la manière subtile avec laquelle Madeleine Monette l'a marqué pour en faire, de manière explicite ou implicite, une réflexion sur la représentation et ce qu'elle implique dans la fiction.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LES FRUITS DE LA PASSION

LIVRES

J. GAGNON

J'ai passé toutes les Fêtes dans *Amandes et melon*, le troisième roman de Madeleine Monette. Des amis s'étonnaient que ça me prenne si longtemps. C'est que j'ai mis autant de générosité à lire que Madeleine Monette en a mis à écrire: je relisais plusieurs fois de longs longs passages, des pages et des pages complètes. À cause de la beauté emportante du style.

L'anecdote est minimale: Marie-Paule n'est pas rentrée d'Istanbul. Marie-Paule? C'est la fille de l'actrice Marion et de Charles, un vendeur de voitures, écrivain. C'est la belle-fille de Jeanne, seconde épouse de Charles. C'est la demi-sœur de Céline (une adolescente punk), de Vincent (un enfant poète anorexique) et d'Alex

(un p'tit bum?). C'est la nièce d'Elvire, la tante peintre. C'est la petite-fille de Céline et d'Antoine. C'est...

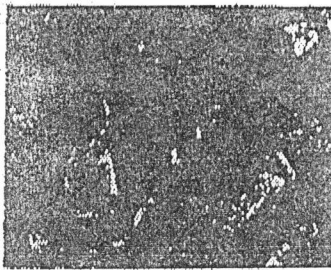
Amandes et melon, c'est le portrait sans retouche de cette famille élargie. L'absence de Marie-Paule va révéler les personnages à eux-mêmes (ce ne sera pas toujours beau), elle va éclairer les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres (ce ne sera pas toujours beau non plus). Accrochez-vous. Ça foisonne autant de monstruosité que d'immenses élans d'amour.

Ses personnages principaux choisis, Madeleine Monette les fouille avec une implacable lucidité. Elle devient complètement maniaque dans leur analyse psychologique. Elle les décortique tour à tour avec leurs sentiments les plus tourmentés du monde. Mais elle n'oubliera pas pour autant les personnages secondaires, qu'elle accroche au passage pour les

Madeleine Monette

Amandes et melon

Roman



L'Hexagone

stigmatiser en quelques lignes.

Les dialogues sont rares. Les phrases sont souvent longues, très amples. En même temps, elles sont nerveuses, tendues, elles bougent, halètent mais ne s'essouffent pas.

Tout est sensation dans *Amandes et melon*. Sensations intellectuelles que savent provoquer le théâtre, la peinture ou la poésie. Et sensations physiques quand Céline, par exemple, décide d'avoir un corps pour un beau grand garagiste blond, ex-amant de Marie-Paule. «Confusément excitée, perdant le sens de la direction et celui de sa personne, elle a mis une main sur celle de Jérôme pour mieux en éprouver les cajoleries étranges, ainsi qu'elle aurait essayé de suivre dans le noir des caresses faites à une autre.» Et ça continue comme ça, tout le temps, ça creuse de plus en plus profond, de plus en plus loin, adroitement, diaboliquement, jusque dans l'intimité ténébreuse des personnages.

Je suis tout pantois encore de certaines scènes. Je pense à la découverte par Jeanne de son bébé pendu aux barreaux de sa couchette — j'en ai eu mal au ventre moi aussi. Je pense à... Il y a tant et tant de scènes! Je serai bref.

Je pense qu'*Amandes et melon* est un roman éblouissant, tant par ses personnages que par son écriture.

Madeleine Monette a dit quelque part qu'il fallait en aimer le style pour le savourer. J'en suis tombé presque amoureux. Pis là, je vais me lire *Le Double Suspect* (prix Robert-Cliche 1980) et *Petites Violences* (1982). ●

Amandes et melon
L'Hexagone, 1991, 466 pages

Voir, montréal, 16-22 janvier 1992

Amandes et melon

Le plaisir d'un talent éblouissant

On l'a comparée à Proust, Camus, Butor et Sagan! Si ces comparaisons sont plutôt disparates, elles n'en démontrent pas moins une chose: l'éblouissant talent de Madeleine Monette.

Déclencheur d'émotions

En entrevue, elle choisit ses mots, nuance constamment ses idées, mais le ton posé laisse transparaître une belle intensité.

Voilà aussi un peu de style de *Amandes et melon*.

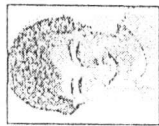
Ce roman psychologique - l'auteure préfère dire introduction - raconte la désintégration d'une famille bouleversée par la disparition de l'aînée, Marie-Paule.

Cet événement servira de déclencheur à une série d'émotions et de bouleversements intérieurs chez chaque membre de cette famille.

Avec une tendre minutie, l'auteure analyse chaque personnage, le rend crédible, attachant, presque réel.

La passion de Charles pour la fine cuisine, celle de Marion pour le théâtre, les angoisses de peintre d'Elvire, les frustrations réprimées de Jeanne, la révolte retenue de Vincent, la sensualité en éveil de Céline, chacun est décrit avec un vaste et harmonieux déploiement de détails.

Le moteur du roman, c'est ce désir qu'ont les personnages de se fusionner, de se fondre en quelque un, en même temps que de se séparer, le combat donc entre le détachement et l'attachement.



ANDRÉE
POULIN

Collaboration
spéciale

Depuis le prix Robert-Cliche, décerné en 1980 à son premier roman *Double suspect*, Madeleine Monette a publié deux livres.

Voilà donc un écrivain qui publie peu, prend tout son temps pour peaufiner sa prose.

Après avoir terminé la rédaction de *Amandes et melon*, son troisième roman qui vient de paraître à l'Hexagone, elle a même attendu un an avant de le publier.

Un an pour le laisser décanter, pour voir si des faiblesses ne remonteraient pas à la surface, ou si des scories ne se déposeraient pas au fond.

L'idée, ce n'est pas de publier, mais d'écrire un bon roman, que je n'aurai pas envie de réécrire plus tard», affirme l'auteure.

La stratégie porte fruits, car chaque nouveau roman de Madeleine Monette offre un plaisir toujours croissant, une prose qui ne cesse de s'affiner. Madeleine Monette ressemble à ses romans.

Madeleine Monette

Amandes et melon



«C'est un roman qui fait l'anatomie des attentes et des désillusions.

«Mais ce n'est pas un roman sombre, car il dit la volonté de vivre intensément», explique Madeleine Monette.

En attendant Marie-Paule

Peu d'action dans *Amandes et melon*, car tout se passe le plus souvent dans la pensée des personnages.

«C'est un roman-roman, qu'il ne faut pas lire seulement pour l'histoire. Il faut faire confiance à l'écriture, ajoute l'auteure.

Cette Marie-Paule qui disparaît, le lecteur ne saura jamais ce qui lui est advenu, un peu comme le fameux Godot de Beckett, qu'on attend mais qui n'arrive jamais.

L'histoire n'est en effet ici qu'accessoire et l'auteure présente un univers complexe où on ne dit pas tout, comme dans la vie.

«Je ne vise pas l'effet, comme de mettre des personnages étranges simplement pour étonner le lecteur.

La simplicité

«Je ne veux pas faire une oeuvre médiatique, qui allège la réalité.»

Madeleine Monette a donc

opté pour une écriture simple - mais la simplicité se travaille précieusement - éclairée par des images qui font «redécouvrir les choses familières».

Outre un peu de traduction et de contras divers pour gagner sa croûte, Madeleine Monette consacre ses journées à la littérature.

Comme elle habite New York depuis maintenant 12 ans, son éloignement lui permet de mieux s'isoler pour écrire.

«Il faut être obsessionnel pour être artiste, car ça exige une volonté de tous les instants», affirme-t-elle. Grâce à ses deux romans

précédents, Madeleine Monette a certainement déjà remporté un succès d'estime.

Elle n'est pas du genre à chercher le succès populaire ou tapageur, estimant que ses romans vont faire leur chemin tout seuls.

N'empêche, le succès - et le grand - finira sûrement par lui tomber sur la tête, car il est impossible qu'un livre aussi prenant et aussi artistiquement ciselé que *Amandes et melon* reste dans l'ombre.



Madeleine Monette, *Amandes et melon*, L'Hexagone 466 pages, 24,95 \$, ★★★★★

Arts SPECTACLES

Un talent éblouissant

Madeleine Monette n'est pas une auteure ordinaire. Lauréate du prix Robert-Cliche en 1980, elle lance maintenant son troisième roman, *Amandes et melon*, qui prouve encore son grand talent.



Québec, Le Soleil, samedi 14 décembre 1991

La Littérature

LES ARTS ET SPECTACLES

« Amandes et melon » *Un roman qui se dévore*

Amandes et melon. Le titre déjà met en appétit. On mord dans les « m ». Il y en a autant que dans Madeleine Monette. Le nom, ici, sert de référence, Madeleine Monette ne publie pas souvent, mais quand elle le fait, ça compte.

grands-parents. En plus, dans le cas du père, Charles, nous avons affaire à un deuxième mariage. Et l'histoire veut qu'il retombe amoureux de Marion, sa première femme, que Jeanne, la mère de Céline, Vincent et Alex, ne désigne pas autrement que par son méti-er : l'actrice.

Tout cela à cause de Marie-Paule, l'ainée de 27 ans, qui est la fille de Marion et la grande absente de ce roman. À part le prologue,

une critique d'ANNE-MARIE VOISARD
LE SOLEIL

Résumer ce long roman, qui s'étend sur 468 pages grand format, est quasi impossible, vu l'espace qu'il faudrait. En fait, ce livre contient presque autant de romans qu'il y a de personnages. Ce n'est pas peu dire, puisqu'il s'agit d'une famille au complet : le père, la mère, les enfants, la tante, les

où il nous est donné de la voir quand elle avait quatre ou cinq ans, seules ses lettres, peu nombreuses et avaries d'informations, maintiennent un contact. Et encore, elles arrivent bien tard, postées longtemps après avoir été écrites. Donc, on ne sait rien, ou si peu. On en est réduit aux « conjectures » (mot qui revient souvent et pour cause), comme le reste de la famille. Un conseil : résistez à l'envie d'aller lire tout de suite l'épilogue. Vous risquez d'être déçu.

L'essentiel, de toute façon, n'est pas là, même si le sort de Marie-Paule n'arrête jamais de nous préoccuper. Ce qu'il y a, au départ, à observer, c'est comment « une petite famille », qui baigne, vraisemblablement dans l'harmonie, se trouve du jour au lende-

main déstabilisée, du seul fait qu'un de ses membres ne joue plus à tel moment le rôle précis auquel on s'attendait. À ce propos, la scène d'ouverture, quand tout le monde se retrouve à l'aéroport et que Marie-Paule ne revient pas d'Istanbul, comme prévu, est un chef-d'oeuvre.

Les tableaux s'enchaînent, offrent l'occasion de connaître tout à tour les personnages et de pénétrer plus avant dans leur psychologie. Ce banquet préparé de longue main par Charles, assisté de son « sous-chef » Vincent, et qui fige dans les assiettes, est une autre pièce de résistance. Mais à vrai dire, les temps forts se succèdent ; chacun son drame et ses petits esclandres.

Céline, l'adolescente en crise,

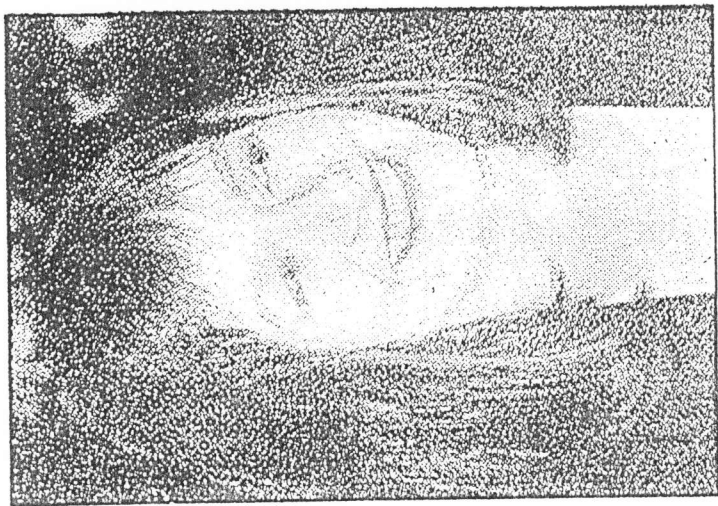
E-9 -

court après Jérôme, le dernier amant de sa demi-soeur. Alex, l'espiègle, se fait ramasser par la police. Vincent, lui, ne tient que par un fil. Il boude même les poiverts, au grand désespoir de sa mère, pauvre Jeanne qui se sent rejetée par tous dans cette maison, à commencer par Charles. Au fond de la cour, sur le toit du garage, la tante Elvire, peintre, a aménagé son atelier. Elle est au courant de tout. Jeanne, sa belle-soeur, l'accuse de « tremper son pinceau dans les histoires de famille ».

Entre le début et la fin, une année a passé, la vie a continué. Et nous, lecteurs, on n'a jamais cessé d'être captivés par ces différents récits qui s'entrecroisent et, bien au-delà des faits, nous permettent

de savoir ce qu'il y a dans la tête de chacun. Cela est rendu possible grâce à un narrateur anonyme, à qui rien n'échappe. Malgré ce qu'on pourrait penser, un roman d'une telle ampleur, n'est pas pour autant difficile à lire.

Madeleine Monette possède une rare maîtrise de la langue, ce qui aide à la compréhension. Sa phrase, bâtie selon les règles classiques, n'excluant pas l'imparfait du subjectif, coule de source on dirait. De même pour le vocabulaire, quoiqu'on utilise un « mètre à ruban », au lieu d'un galon à mesurer. On porte aussi des « boots noirs lacés », à moins qu'on préfère « se balader à pieds de bas ». Madeleine Monette aime les mots. Cela se sent. *Amandes et melon*, ce gros roman publié chez Hexagone, est aussi un grand roman.



Le dernier roman de Madeleine Monette

Prix Robert-Cliche en 1980, Madeleine Monette en est à son troisième roman, *Amandes et melon*. Un ouvrage imposant, pages 8 et 9

«Amandes et melon»: chaque personnage a son histoire

Elle dit que l'intelligence est émoirante, qu'elle a découvert ça en littérature. C'est ce qu'elle a voulu montrer dans *Amandes et melon*, qu'on pense avec son corps. L'intelligence est toujours sensible. L'œil vif sous la frange qui lui découpe le front, Madeleine Monette en est d'ailleurs la preuve vivante.

LE SOLEIL

À son contact, les idées deviennent plus claires. Du moins, c'est l'impression que laisse une interview accordée lors de son récent passage à Québec, pour marquer la parution d'*Amandes et melon*. Ce titre, elle l'a choisi à cause de sa «sonorité sensuelle», avant même de commencer à écrire. Déjà en 1984, lors d'un entretien téléphonique avec LE SOLEIL, elle désignait ainsi ce roman dont le plan, pour l'essentiel, avait la forme de l'oeuvre achevée.

Le Robert-Cliche

Madeline Monette, bien qu'ayant grandi à Montréal, dans le quartier Villieray, et même si elle habite New York, depuis plus de 10 ans maintenant, est loin d'être une inconnue dans la capitale. C'est ici même, en effet, qu'on a pour la première fois parlé d'elle en tant qu'écrivain, à cause de son premier roman *Le Double suspect*, qui lui a valu le prix Robert-Cliche en 1980.

A suivi *Petites violences*, roman écrit à la première personne, comme le précédent. Puis, à part quelques nouvelles, un genre que l'auteur utilise comme «terrain d'expérimentation, d'exploration du récit», *Amandes et melon*, cet ouvrage imposant en tous points, qui exclut le «je», faisant ainsi la preuve qu'«une certaine distanciation ne veut pas dire froideur». Ce n'est pas non plus ce qui empêche «l'approche introspective». Le roman, qui nous fait pénétrer tour à tour dans la pensée et les sentiments de chacun des personnages, en témoigne.

Amandes et melon raconte l'histoire d'une famille, mais pas n'importe quelle histoire puisque le récit s'organise autour de l'absence d'un de ses membres, Marie-Paule, dont on attend en vain le retour. À partir de cet événement commun, qui bouleverse la maisonnée, chacun va continuer à vivre son propre drame.

Chacun son roman

Madeline Monette compare la situation à un ensemble fermé. On enlève un élément. Du coup, l'équilibre est brisé. Encore que, dans le cas présent, le processus de la quête de soi s'en trouve accéléré. S'affirme, pour chacun, «une volonté de se déployer pleinement dans sa subjectivité». Il y a donc autant d'histoires qu'il y a de personnages. Et le plus grand défi pour l'auteur fut de lier ces personnages les uns aux autres, sans jamais, dit-elle, qu'on perde de vue l'ensemble.

Voilà un peu ce qui explique la complexité du travail. Sans doute aussi ce qui milite en faveur d'une lecture à petites doses, tel que le suggère l'auteur en citant Kundera, dans *L'Immortalité*: «Le roman, écrit-il, ne devrait pas être comme une course de bicyclettes, mais comme un festin à plusieurs services.»

Ce conseil ne saurait mieux convenir à *Amandes et melon* où la nourriture, dès le premier chapitre intitulé *La vaisselle des grandes occasions*, occupe une place importante, que l'on songe à Vincent le jeune frère de Marie-Paule ou à Charles, son père.

Cela n'a rien d'étonnant, considère Madeline Monette, puisque la bouffe, dans la vie familiale est «un substitut de l'amour maternel». C'est aussi «ce qui force la famille à se réunir, même dans les plus grands désaccords».



Madeline Monette avait remporté le prix Robert-Cliche en 1980 avec son premier roman «Le Double suspect».

Il est vrai que, dans son roman, plutôt que Jeanne, la femme aux parfums, Jeanne, la mère d'ailleurs revêché. L'auteur plaide néanmoins en sa faveur. «Ce genre de femmes existe, dit-elle, dont les émotions ont été empêchées.» Sans compter que toutes n'ont pas eu à subir, comme elle, la terrible épreuve d'un bébé mort étouffé dans sa couchette.

Au départ, l'empathie

C'est un passage dur à lire, comme il le fut aussi à écrire, avoue Madeline Monette. Mais pour en parler, la voix lui manque. Et pas besoin, pour cela, d'avoir vécu dans son corps l'expérience de la maternité. «C'est le travail de l'écrivain, selon elle, que d'imaginer, à partir d'empathie.»

Voilà sans doute aussi pourquoi on jurerait à la lire, lorsqu'elle parle entre autres accoutrements de Céline, la demi-sœur de Marie-Paule, qu'elle est mère d'adolescente. D'autres lui ont dit, à cause de Charles, qu'elle connaissait bien les hommes. En fait, son rapport avec la famille l'apparenterait davantage à Elvire, la tante de Marie-Paule, «témoin à la fois actif et passif», qui traîne dans la peinture sa perception du drame. «Au 11e étage d'un immeuble de Scho, on n'écrit pas en dehors de la réalité.»

Quant au fait de «vivre et almer en anglais», loin d'être un handicap pour celle qui écrit en français (il y a bien eu, avant elle, Marguerite Yourcenar), Madeline Monette le considère, en réalité, comme un atout. Ça permet, dit-elle, de développer un contact privilégié avec la langue écrite. Et de mener à terme un roman qui a l'ampleur d'*Amandes et melon*.

Rien de truqué, rien de



RÉGINALD

MARTEL

entretien avec...

MADELEINE MONETTE

LA PRESSE: Depuis dix ans, les critiques ont dit ce que vous vouliez faire. C'est votre tour.

MADELEINE MONETTE: Le point de départ de mes premiers romans, le *Double suspect* et *Petites Violences*, était un peu plus intellectuel: il y avait une idée. Pour *Amandes et melon*, c'est davantage une émotion, la perte de l'objet amoureux ou la crainte de cette perte. Mais j'ai voulu écrire encore sur la dynamique des rapports amoureux.

— De façon beaucoup plus approfondie.

— Dans les autres romans, les personnages n'étaient définis que par le présent. J'ai voulu cette fois leur donner un passé, leur donner la durée. Aussi, je pense avoir élargi la question des liens affectifs, pour inclure les rapports entre parents et enfants, entre époux et entre amants.

— Des rapports complexes et difficiles.

— Qui tiennent en premier lieu à ces desirs contradictoires que sont d'une part le besoin de s'abîmer dans l'amour de l'autre, d'autre part celui de s'affirmer dans son individualité, de vivre pour soi. Et ça me semblait concerner, ce processus-là, à la fois les parents entre eux et les enfants par rapport à leurs parents.

— Le raffinement de l'analyse psychologique exige cette notion de durée?

— Il y a sûrement d'autres raisons, je ne les connais pas toutes. D'un roman à l'autre, j'ai procédé je pense par approximations successives. La pudeur tombe en chemin. Et si on veut vraiment fouiller, se rapprocher de l'essentiel, il faut écrire la durée; les personnages n'existent pas que dans l'instant.

— Durée, et distance aussi, puisque le narrateur n'est pas un personnage.

— J'avais commencé à écrire des nouvelles à la troisième personne et ça me plaisait beaucoup. Ça me donnait la liberté d'entrer dans l'intimité de personnages qui auparavant ne m'étaient pas accessibles. Un homme de cinquante ans, par exemple, un garçon de dix ans et une fille de seize, ou une femme peintre dans la soixantaine.

— Pour des situations douloureuses, vous avez choisi un titre très doux.

— Kundera disait que le titre d'un roman doit toujours décrire sa catégorie principale; la *Plaisanterie*, par exemple. *Amandes et melon*, ce n'est pas ça du tout. Ça évoque sans expliquer. Je voulais un titre dont les sonorités seraient très sensuelles, parce qu'il est beaucoup question de sensations: c'est du cœur de la sensation qu'émerge la conscience. Je suis assez contente du fait qu'*Amandes et melon* sont des fruits qui ne sont pas naturellement associés, que l'on ne mange pas en même temps.

Je cherchais aussi un titre qui aurait à voir avec la nourriture, qui est essentielle dans le roman, comme substitut de l'amour de la mère et de la responsabilité du père. La nourriture force la famille à se réunir pour le rituel des repas. Et puis le titre évoque la Turquie, pays des pasteques et des noisettes, ou on fait sécher les amandes sur le toit des maisons.

— Pays où Marie-Paule, l'absente qui obsède tout le monde, s'est peut-être enfuie.

— Le titre est enfin une référence à un tableau de la tante Elvire et j'ai ainsi attiré l'attention sur l'importance de l'art dans ce livre. La manière dont l'art y est représenté permet en quelque sorte au roman de réfléchir sur lui-même en tant qu'art.

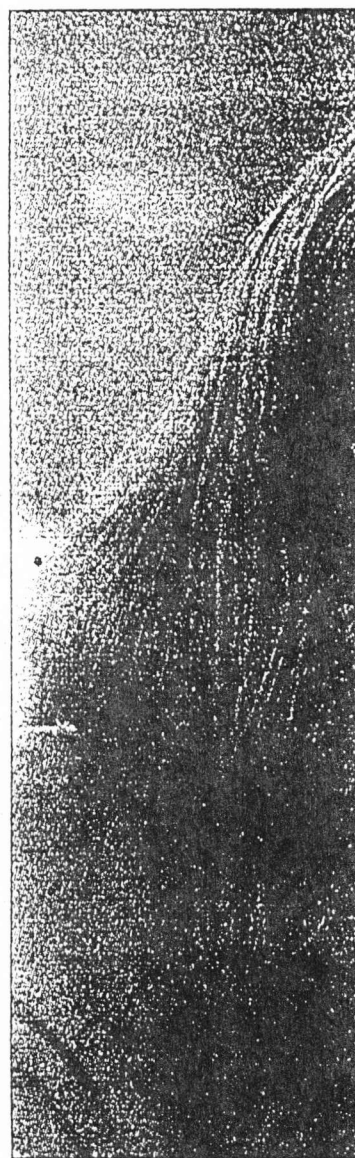
Le processus de préparation des tableaux, la façon dont les toiles d'Elvire commencent à s'organiser, à s'aménager, à se fabriquer autour de l'absence de Marie-Paule, c'est un peu comme ça aussi que le roman fonctionne, puisque l'absence en est le centre.

— Mais le roman n'est pas un traité d'art romanesque déguisé.

— Non, mais je me rend compte que l'art romanesque est chez moi une préoccupation constante. Dans mon premier roman, il y avait déjà un écrivain qu'on appelle un nègre; dans le deuxième, on réécrit un journal pour en faire un roman. En écrivant, je m'interroge avec beaucoup d'anxiété sur le sens de ce que je fais. Pour moi, le fait d'inclure l'art dans le roman est une façon de poser cette question-là.

— Roman et peinture. Mais la musique, mais l'architecture?

— On ne peut pas tout faire! Je ne sais pas si je vais poursuivre, mais dans un quatrième roman que j'ai commencé, un des personnages principaux serait une danseuse. La danse est un milieu que je connais très bien, que je fréquentais beaucoup à l'époque où j'étais à Montréal.



■ La transcription d'une interview, et les choix qu'elle impose, appelle nécessairement cette équation célèbre: traduire, c'est trahir.

Ainsi, dans cette interview, Mme Madeleine Monette peut-elle paraître beaucoup plus sûre d'elle-même qu'elle ne l'a été au cours de notre longue conversation. C'est que j'ai décidé, pour alléger le texte, de sacrifier tous

LA PRESSE, MONTREAL, DIMANCHE 5 JANVIER 1992

lué, rien de gratuit...

lions douloureuses,
titre très doux...
t que le titre d'un
s décrire sa
; la Plaisanterie,
des et melon, ce
Ça évoque sans
s un titre dont les
es sensuelles,
coup question de
coeur de la
e la conscience. Je
du fait qu'amandes
uits qui ne sont pas
ies, que l'on ne
e temps.

un titre qui aurait
iture, qui est
oman, comme
de la mère et de la
re. La nourriture
reunir pour le
ous le titre évoque
pasteques et des
secher les
des maisons.

-Paule, l'absente
monde, s'est peut-

in une référence à
ite Elvire et j'ai
on sur
t dans ce livre. La
est représenté
sorte au roman de
me en tant qu'art.

réparation des
ont les toiles
it à s'organiser, à
riquer autour de
Paule, c'est un peu
le roman
l'absence en est le

n'est pas un traité
guisé.

e rend compte que
chez moi une
ante. Dans mon
avait déjà un
le un negre; dans
it un journal pour
en écrivant, je
aucoup d'anxiété
je fais. Pour moi,
dans le roman est
ette question-là.

ture. Mais la
ilitecture?

tout faire! Je ne
rsuivre, mais dans
que j'ai
ersonnages
e danseuse. La
ue je connais très
is beaucoup à
Montreal.



PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

■ La transcription d'une interview; et les choix qu'elle impose, appelle nécessairement cette équation célèbre: traduire, c'est trahir.

Ainsi, dans cette interview, Mme Madeleine Monette peut-elle paraître beaucoup plus sûre d'elle-même qu'elle ne l'a été au cours de notre longue conversation. C'est que j'ai décidé, pour alléger le texte, de sacrifier tous

les peut-être et tous les sans doute qui faisaient pourtant partie du propos; tous ces silences aussi, signes de doute, par lesquels elle affirmait une réelle modestie face à son travail d'écrivain.

Nous aurions pu nous en tenir aux aspects anecdotiques du métier, ou à ceux qui concernent la vie personnelle de l'auteur. Nous y avons touché à peine, et seulement après que l'essentiel eut été

dit. La haute exigence artistique que révèle *Amandes et melon*, m'invitait à aborder des questions plus difficiles, par exemple l'inscription d'une esthétique dans un propos imaginaire.

Madame Monette, qui répugne à ce qui prétend alléger la réalité, s'est prêtée à ma demande avec beaucoup de simplicité.

R.M.

... *Presse*, par son patron de Lorenzo. Danse amoureuse de Nora, autour de

continuent d'aimer le livre et d'en acheter. Il serait intéressant par ailleurs d'avoir, en période de

proverbe, quand on se regarde, on se désolait, mais quand on se compare, on se console!

des autres secteurs économiques. Mais, heureusement, il ne semble pas que les lecteurs se désintéressent

Madeleine Monette s'intéresse à toute l'humanité

SUITE DE LA PAGE 1

LA PRESSE. Parlons de votre écriture. Des votre premier roman, on l'a comparée à celle de Proust.

MADELEINE MONETTE. Et à celle de Camus et à celle de Butor et à celle de Gide et même à celle de François Sagan. Quand on met tout ça ensemble, on se rend bien compte que...

... vous écrivez comme Madeleine Monette, ce qui n'est tout de même pas si mal!

L'écriture est extrêmement importante pour moi. J'ai l'impression qu'il faut absolument aimer l'écriture d'*Amandes et melon* pour y entrer et pour en retirer du plaisir.

L'écriture doit toujours être aimée... Elle doit porter sa vérité mais aussi son mensonge, qui est la vérité de la séduction.

Ce qui est vrai, c'est que mon écriture n'est pas truquée, en ce sens que je ne vise pas à éblouir ou à désorienter. Ce n'est pas non plus une écriture spontanée, au fil de la plume. Rien de truqué, rien de gratuit non plus. Trop souvent on veut surprendre sans toucher, c'est-à-dire sans inciter à une pensée; on croit avoir un effet puissant tout simplement parce qu'on surprend. Je trouve que mon écriture est assez modeste.

Le roman doit donner à penser?

Cela me tient à cœur. Dans mon roman, l'action procède autant de la conscience que de la sensation. Un personnage, la comédienne Marion, dit que lorsqu'elle le corps résiste à la raison, elle est imperméable. Cette résistance, c'est ce qu'elle appelle son âme. Rémémore la sensation au cœur de la conscience, et provoquer une pensée qui n'est pas écho, comme on dit d'un bruit qu'il est écho, c'est ce sur quoi je travaille depuis le début. Quand on avance dans la vie, les motions semblent avoir plus de résis-

C'est un point de vue que reconnaissent plus volontiers les femmes. Et des femmes, il y en a beaucoup dans votre roman. Ce n'est pas pour autant un roman féministe, au sens politique du terme, mais on en retient qu'il n'est pas facile d'être femme dans la société malgré les acquis apparents des deux dernières décennies. Dans la résolution littéraire de ce problème, vous réusez complètement les anciens recours, la folie ou le suicide. Vos héroïnes fuient, mais dans le sens de leur destin.

Ce sont des artistes, leur situation dans la société est donc difficile. J'avais pensé diviser le roman en trois parties seulement, plutôt qu'en dix, et la dernière aurait été intitulée «La passion salutaire du faux». Le faux, c'est la fiction. C'était pour moi une façon de dire que ce roman, sans être un roman heureux, mais pas sombre ni pessimiste non plus, affirme la confiance dans l'art et dans l'écriture; un roman qui montre des personnages capables de survivre à la difficulté d'aimer et d'exister, parce qu'ils ont le privilège d'être des artistes.

Les antagonismes entre masculin et féminin ne sont jamais chez moi un motif de l'écriture. S'il y a plus de femmes que d'hommes, c'est sans doute que je les connais mieux. Mais j'ai trouvé très intéressant d'explorer un personnage masculin, Charles. C'est toute l'humanité qui m'intéresse.

Charles qui ne prendra pas le risque, lui, de s'inscrire dans la marginalité sociale.

Il veut lui aussi exister intensément, et se déployer dans toute sa subjectivité, mais il n'a pas comme Marion et Elvire les moyens de l'art. Vers la fin, il dit: «Est-ce qu'il faut absolument mourir à soi-même pour exister?» Ce que vous me dites me fait penser à un passage où je parle de Marion qui est sur les planches, un lieu où d'un moment à l'autre on peut mourir. Si le spectateur n'aime pas ce que fait l'acteur, c'est l'agonie.



PHOTO MICHEL GRAVEL, LA PRESSE

Madeleine Monette croit qu'il faut aimer l'écriture d'*Amandes et melon* pour y entrer et en retirer du plaisir.

Qui est Madeleine Monette ?

Claude GRÉGOIRE



Née à Montréal en 1951, Madeleine Monette s'est initiée à la lecture à l'adolescence. Elle a complété un baccalauréat et une maîtrise en littérature à l'Université du Québec à Montréal. Elle a enseigné à cette même université ainsi que dans quelques cégeps avant de prendre la route de New York où elle a

rédigé *le Double suspect*, couronné en 1980 du prix Robert-Cliche et fort bien reçu par la critique. L'obtention d'une bourse du Conseil des arts lui a permis de rédiger *Petites Violences* (1982), qui

confirmait son talent. Jusqu'à tout récemment, on n'avait eu droit qu'à de trop rares nouvelles de Madeleine Monette dont le récit « L'Américain et la Jarretière » inaugurerait le collectif de

nouvelles policières *Fuites et Poursuites* (1982). Elle avait aussi participé aux collectifs *Plages* (1986) et *l'Aventure, la Méaventure* (1987).

Elle habite depuis dix ans à New York où il lui est souvent arrivé, depuis plusieurs années, de condenser son travail de traductrice en quelques jours pour consacrer

le reste de la semaine à l'écriture de l'imposant *Amandes et Melon*, son œuvre maîtresse jusqu'à maintenant.

Le sens intime de la réalité

propos recueillis
par Claude GRÉGOIRE

Comment présenteriez-vous votre plus récent roman, Amandes et Melon ?

Monette

Ce projet devait porter sur les rapports amoureux du point de vue de ce qui me semble les fonder et les déterminer, c'est-à-dire du point de vue de ce que j'appelle le désir contradictoire de fusion et de séparation.

Ce désir de se fondre à l'autre, d'être enveloppé par l'autre, de se perdre dans l'autre, d'être envahi par l'autre est contredit par le désir de se séparer, d'exister dans toute la force de son individualité. C'est un roman sur les rapports amoureux, sur leur dynamique et sur ce qui les fonde, le rapport amoureux étant pris ici dans un sens très large. L'objet amoureux est aussi bien la mère et le père que l'enfant, ou l'amant et l'amante, ou l'ami. Je ne parle pas que d'amants, comme dans mes précédents romans.

Cette idée de fusion/séparation décrit l'idée de la progression, de l'histoire de l'enfant qui naît et dont le premier objet amoureux est la mère et le second, le père, est partie intégrante de la même dynamique ; ce rapport de fusion et de séparation est très douloureux à vivre quand on est enfant, et tout aussi douloureux quand on est parent. Il me semblait que je touchais là à quelque chose d'essentiel.

Voilà sans doute pourquoi Amandes et Melon a plus d'ampleur, son discours sur la dynamique amoureuse va plus loin, a plus de ramifications, parce qu'il s'étend à la famille...

Monette

Il a plus de résonance, plus de ramifications, c'est vrai. Les personnages, d'ailleurs, n'existent plus que dans le présent. Contrairement à ce qui se passait dans mes deux premiers romans,

les personnages d'*Amandes et Melon* ont une durée, un passé.

Amandes et Melon est un roman que je ne qualifierais pas de pessimiste, mais plutôt de grave.

Monette

J'aime bien cette expression. *Amandes et Melon* n'est pas un roman heureux, ni sombre ou pessimiste. Il affirme plutôt la volonté d'exister pleinement, de se sentir exister, et expose plus d'une fois l'idée selon laquelle il faut peut-être mourir à quelque chose, voire à soi-même pour exister. Cet aspect du roman n'est pas contrebalancé uniquement par la volonté d'exister pleinement et intensément : l'écriture est confiante, elle n'est pas sombre. J'ai construit ce roman comme une anatomie de nos insatisfactions, de nos attentes, de nos déceptions.

Pourquoi le titre Amandes et Melon, puisque, selon le point de vue d'Elvire, cette image est trop heureuse ?

Monette

Cette contradiction m'a plu. Ma première intention était de trouver un titre dont les sonorités seraient très sensuelles. *Amandes et Melon* est un titre dont les sons se mêlent très bien, si bien que les sons de ces deux fruits, qui habituellement ne sont pas associés et qu'on ne consomme jamais en même temps, semblent aller de pair. Il est beaucoup question de sensations dans ce roman, où il est difficile de distinguer sensation et conscience, où la conscience émerge au cœur des sensations, où on pense autant avec son corps qu'avec sa tête. *Amandes et Melon* fait attention aux détails de la vie concrète et essaie de donner un sens intime de la réalité. La pensée émerge dans ces émotions, dans la sensation, dans les rapports avec la réalité.

Amandes et Melon fait aussi référence à la nourriture, à l'importance de la nourriture, que l'on peut voir

comme le substitut de l'amour maternel ou de la responsabilité du père qui doit pourvoir au bien-être et à la survie des enfants.

La nourriture, c'est aussi ce qui force la famille à se réunir pour le rituel des repas. Dans les moments de plus grande discorde, les enfants et les parents se retrouvent toujours autour de la table pour manger, et s'ils n'y sont pas, n'y viennent pas, c'est un signe de révolte, c'est un refus de la famille, de l'amour de la mère, de la responsabilité du père.

Amandes et Melon évoque aussi la Turquie, pays des amandes, des pastèques, des noisettes.

Enfin, on découvre dans le roman que « *Amandes et Melon* » est le titre d'un tableau et d'un dessin de Vincent. Ce titre fait référence à la représentation de l'art : l'art pictural, théâtral, la fiction aussi, la poésie par Vincent. La représentation de l'art dans mon plus récent roman lui permet de réfléchir sur lui-même. Elvire fait ses tableaux, prépare une exposition et s'aperçoit petit à petit que ses tableaux prennent forme autour de l'absence de Marie-Paule. Le roman s'organise autour de cette absence.

Le propos de Madeleine Monette semble plus se prêter au roman qu'à la nouvelle. Vous sentez-vous à l'aise dans la nouvelle ?

Monette

Les premières nouvelles que j'ai écrites m'ont permis d'explorer les possibilités du récit en prenant un risque moins grand que quand on s'engage dans un roman qui va peut-être nous occuper pendant trois, quatre ou cinq ans. C'est avec la nouvelle « l'Américain et la Jarretièrre » dans *Fuites et Poursuites*, et ensuite avec « la Plage » dans *Plages* que j'ai commencé à écrire à la troisième personne et à en découvrir les possibilités ; je trouvais la technique moins limitative, moins restrictive que le « je » où on est enfermé dans le point de vue d'un seul

L'Âme au bout des mots

Claude GRÉGOIRE

Madeleine Monette

Amandes et melon

Roman



• l'Hexagone

De toute évidence, Madeleine Monette préparait quelque chose d'important. Celle que les romans *le Double suspect* et *Petites Violences* avaient révélée plus tôt

comme l'écrivaine des choses cachées de l'âme n'avait trompé personne avec les quelques nouvelles publiées depuis quelques années. On se doutait bien qu'elle avait plongé en eaux profondes, question, sans doute, d'examiner minutieusement l'âme de quelque personnage problématique, de peaufiner l'écriture d'une poignante intrigue psychologique qui occupait tout son temps, ou presque. Trop longtemps absente, comme cette Marie-Paule qu'elle fait se perdre en Turquie, le pays des amandes. Et voilà que, après ce long silence romanesque, l'écrivaine reparait à la surface avec un volumineux roman qui sourdait en elle, et dont les perles ne se dévoilent qu'après une juste mise en garde : « Un seul fil remué fait sortir l'araignée ». Redevable à Victor Hugo, cette citation rend avec justesse la résonance et l'importance de l'intrigue de ce complexe et imposant roman psychologique qu'est *Amandes et Melon*¹ ; elle rappelle le danger de l'absence, mais aussi du retour des choses trop longtemps oubliées et enfouies, de toutes ces bulles de conscience qui éclatent au moment où on s'y attend le moins.

L'insoutenable attente de l'être
Marie-Paule brille par son absence à l'aéroport où sa famille est venue l'accueillir. Dès les premiers instants de l'attente, les drames se tissent : Charles, le père, revoit sa première femme Marion, mère de l'absente. Pourtant manifestement attiré par celle qu'il n'avait vue depuis longtemps, Charles se défile. Marie-Paule ne reviendra pas de la Turquie. Fugue, négli-

gence, accident, ou pire ? Peu d'informations parviendront de la Turquie, sinon de rares lettres que la jeune femme fera parvenir à un ancien amant. Pour le père et la mère, comme pour tous les autres personnages satellites de la famille (deuxième mère, tante, demi-sœur et demi-frère), la recherche des causes de cette absence prolongée rompt un fragile équilibre, renvoyant chacun à lui-même, parfois aux autres. S'amorcent alors les examens de conscience, les délicates interrogations d'un présent qui fait un peu trop mal et les constats parfois douloureux du passé resurgi.

La perspective de l'intime

L'introspection des personnages ne connaît de limites qu'au cœur des émotions. Pas de discours psychologisant dans ce roman qui se présente comme une analyse de soi plurielle, où chacun des membres du groupe familial explore à sa façon les complexes systèmes de l'âme. Madeleine Monette mène le lecteur à la conscience des personnages qu'elle laisse eux-mêmes à l'examen de leurs propres émotions. Désir de l'autre, désir de soi, répulsion de l'autre, répulsion de soi, toutes les nuances d'émotions possibles font leur chemin dans cet ensemble qui s'effrite sous la surface des conventions et des rituels familiaux.

L'auteure d'*Amandes et Melon* n'hésite pas à gratter le fond de l'âme de chacun des personnages selon une technique périlleuse. Ce roman, dont la rédaction s'est étalée sur plusieurs années, est en soi une sorte de gageure : en écrivant à la troisième personne, Madeleine Monette aurait pu invalider sa démarche romanesque. Mais c'est avec une rare maîtrise de la langue que la narratrice respecte les règles du jeu de l'écriture à la troisième personne, sa neutralité lui permettant d'ouvrir l'enveloppe des différents destins et de creuser dans le moi intime de ses personnages. Le lecteur n'est privé d'aucune plongée spectaculaire : du petit Alex aux grands-parents, en passant par les personnages clés que sont Charles et Marion, parents divorcés de Marie-Paule, Jeanne,

seconde femme de Charles, sans oublier la peintre Elvire, tante de l'absente, puis la demi-sœur, Céline, et Vincent, le demi-frère poète. Dans cette imposante cellule familiale, il faut célébrer l'habileté de l'auteure à rendre absolument fascinants des personnages qui pourraient de prime abord paraître secondaires, tels Céline et Vincent, ceux-ci représentant plus que tous les autres des aspects de la personnalité de Marie-Paule.

L'empire des sensations

Au-delà de tous ces personnages, les émotions restent le sujet principal de ce roman, jaillissant de l'univers extrêmement sensuel qui sous-tend son ensemble et qui en motive le titre. Un regard, une odeur qui traîne, un geste posé, et les émotions surgissent. Les sensations abondent, de leur présence/absence ou de leur intensité transparait l'état d'esprit de chaque personnage, le recours aux sensations dans le récit apparaissant tantôt comme cause, tantôt comme effet, mais n'étant jamais gratuit.

Cette adjonction manifeste du corps et de l'esprit dans *Amandes et Melon*, la part immense qu'occupent les sensations dans la conscience des personnages, Madeleine Monette en offre une démonstration dans le prologue. Le récit de « Certains après-midi d'été », où la jeune Marie-Paule accompagne sa mère dans ses tournées, place l'histoire qui le suit sous l'égide des sens : le regard, l'odorat et le toucher, sans cesse appelés, dévoilent les liens affectifs entre l'enfant et ses parents, dont la relation est déjà problématique. En quelques pages, l'auteure tisse les fils principaux d'un réseau que la participation des autres membres de la famille ne fera que compliquer. Déjà certaines cordes vibrent, d'autres se tendent, prêtes à se rompre pour cette enfant que le départ de la mère déchire, que celui du père apaise. Dans cet univers des sens, la nourriture maternelle et ses substituts traversent les chapitres : « L'Ombre de l'actrice », « Dans la pêche sombre luit le noyau », en passant par « De petits froids de salive », « Dans la pénombre d'une glace » et « Un fruit dans vos dé-

serts amoureux », sont autant de titres qui appellent les sens, quels qu'ils soient, pour rejoindre l'âme et les émotions.

L'art de la révélation, la révélation de l'art

Difficilement dissociable de l'idée de la maternité, la représentation de la nourriture jaillit de l'histoire même pour donner au roman son titre croquant. « Amandes et Melon » tire (inconsciemment?) son origine d'un dessin de Vincent, demi-frère de l'absente et poète à ses heures, qui cessera de se nourrir et qui entretient avec sa tante Elvire, artiste-peintre, une intrigante relation.

« Le dessin qui plaisait le plus à l'artiste et que l'enfant reprenait sans cesse, en le révisant et en l'affinant, avait néanmoins une qualité statique. Deux figures y formaient un couple aveugle, ayant à la place des yeux de petits fruits opaques, des amandes à la peau rugueuse » (p. 388).

Les aspects de l'art et de la nourriture trouvent dans le titre du roman une sorte de consécration que le personnage de Marion confirme tout au long du récit. L'actrice, dont l'ombre plane principalement sur Charles, désillusionné des dix-sept ans passés avec sa seconde femme, est à coup sûr un des personnages forts de l'œuvre romanesque de Madeleine Monette. Marion suscite des émotions à l'image de sa vision théâtrale qui repose sur le besoin paradoxal « de menacer le spectateur tout en le berçant, d'exciter son envie tout en quêteant son approbation » (p. 150).

Que la dimension artistique participe d'une façon importante à ce roman n'est pas un accident de parcours dans l'œuvre narrative de Madeleine Monette. On retrouvait, dans *Petites Violences*, Lenny, romancier sur commande, mais, jusqu'à la parution d'*Amandes et Melon*, qui est investi de nombreux aspects de références à l'art, c'était surtout dans *le Double suspect* que le processus d'autoreprésentation s'était actualisé on ne peut plus clairement avec, à l'intérieur du

roman, l'entreprise de réécriture par Anne des cahiers de son amie suicidée.

Êtres de la fugue et de la quête simultanées, saisis d'émotions par trop souvent ambivalentes, les personnages des romans de Monette semblent, depuis *le Double suspect*, guidés par les mouvements d'attrait et de répulsion qui fondent l'œuvre et en établissent la problématique que l'auteure développe de façon sensible dans *Amandes et Melon*.

Dans cet éloge de la fuite où l'absente semble avoir raison, dans un univers où il n'y a « d'attachements que douloureux, chacun étant un deuil en sursis » (p. 284), *Amandes et Melon* rappelle la fragilité de l'ordre des choses, qui est aussi celle des choses qui ont l'apparence de l'ordre. Ce roman majeur montre les sens secrets de la réalité par la réalité du secret des sens, comme une invitation aux personnages à se dévoiler, à rencontrer leurs émotions, au risque de la désillusion et de la douleur, dans un monde où il est possible, comme en arrive à craindre Marion, de perdre un enfant dans les étreintes qu'on lui destine.

Une œuvre qui invite à laisser tomber les masques, un peu comme l'a déjà fait Gilbert La Rocque qui, quelques mois avant sa mort, avait saisi Madeleine Monette en lui lançant ce constat unique, avec la franchise parfois urgente et le ton direct qu'on lui connaissait : « Vous, vous êtes une vraie écrivaine ! »

1. *Amandes et Melon*, L'Hexagone, Montréal, 1991, 466p.

CULTURE

Littérature

La pensée sensuelle de Madeleine Monette

Installée à New York, la romancière québécoise y a écrit "Amandes et melon". Et approfondi le rapport avec le français écrit en "anglophonie".

Après un silence de neuf ans, l'écrivain québécois Madeleine Monette (Prix Robert-Cliche 1980) a présenté en décembre dernier son troisième roman, "Amandes et melon". Au Québec, on a une certaine habitude des succès de Mme Monette. C'est pourquoi personne ne s'est étonné de l'accueil chaleureux réservé à cette oeuvre par les critiques et le grand public. En revanche, Madeleine Monette reste encore marginale en France. Il est temps que cet écrivain de talent soit reconnu hors des frontières québécoises pour sa contribution originale à la littérature francophone.

"Amandes et melon" est l'histoire d'une famille bourgeoise normale, qui est bouleversée par la disparition d'un de ses membres, Marie-Paule. Au premier abord, l'intrigue peut apparaître multiple et presque désordonnée: chaque membre de la famille, déstabilisé par l'absence de Marie-Paule, vit une "crise" intérieure sans lien évident avec celle des autres personnages. En fait, toutes les histoires convergent vers un thème central, la famille comme réseau particulier de relations. Une famille est un système de communications et de relations tout à fait exceptionnel, plus complexe que la plupart des autres groupes sociaux. La preuve: un seul élément de la famille est déplacé (ici, c'est un membre qui disparaît), et tout le système est ébranlé.



Madeleine Monette: l'expérience culturelle new-yorkaise.

Ebranler le lecteur

Une caractéristique du roman de Mme Monette est son absence de centre de gravité. Le personnage central, de l'aveu de l'auteur, c'est Marie-Paule. Mais justement — elle est absente, elle est restée à Istanbul, c'est-à-dire qu'elle se situe hors des cadres du livre. "C'est un livre sans centre sur le plan structurel, et également sans vérité sur le plan moral", explique Mme Monette. Car le romancier n'écrit pas pour dévoiler la vérité, mais au contraire "pour ébranler le lecteur dans ses certitudes". Exactement comme Marie-Paule, qui reste à Istanbul pour ébranler les certitudes du reste de la famille...

points de vue. On peut entrer dans un personnage et en même temps se tenir à côté de lui. On est en lui, mais on peut quand même le regarder de l'extérieur. On peut ainsi pousser un peu plus loin les limites de la subjectivité des personnages."

Un détail frappe le lecteur attentif d'"Amandes et melon", c'est l'allusion constante, sous des formes variées, à d'autres formes d'art que l'écriture: peinture, musique, architecture. "Ce livre a été une façon de m'interroger sur le sens de ce que je fais pendant que j'écris", explique Madeleine Monette. C'est pourquoi ce roman est traversé de références à d'autres formes d'expression artistiques. En effet, "ce qui est dit sur la peinture par exemple s'applique à l'écrivain. Cela permet au roman de réfléchir lui-même, sur la représentation de la fiction et de la réalité. Ce qui explique aussi la gestation si longue d'"Amandes et melon": 6 à 7 ans.

Un quatrième roman est déjà en route, c'est "La Femme furieuse", un livre sur la fureur de vivre. Significativement, un des personnages principaux sera une danseuse.

"Amandes et melon", roman subjectif, ou plutôt intersubjectif, est dans la lignée de la création littéraire contemporaine. Le phénomène marquant des années 1980, estime Madeleine Monette, est en effet le

retour à l'intériorité. Mais ici, cette pensée de l'intérieur évite l'introspection froidement intellectualiste. Car "Amandes et melon" est un roman chaleureux et humain, du fait de la place que l'auteur a faite à la sensualité.

C'est ce que met en valeur le titre, qui n'a pas de signification littéraire, mais dont la fonction est simplement de produire une image sensuelle, explique Madeleine Monette. De même, les personnages pensent moins avec leur tête qu'avec leur corps: ici, comme le voulait Céline, la pensée est sensuelle, elle est chair. Il y a chez Monette, la faculté surprenante de faire surgir la conscience de la sensation. Mais cette conscience-sensation est aussi une conscience douloureuse, dit Mme Monette. Car une des caractéristiques des années 1980, pense-t-elle, sera le développement de romans souffrants, où les personnages vivront davantage sur le mode de la difficulté que dans la décennie 80.

Sans concessions

Madeleine Monette est installée à New York depuis 12 ans. "Ecrire en français dans un milieu anglosaxon m'a permis d'avoir un rapport privilégié à la langue française écrite", explique-t-elle. Mais aussi,

AMANDES ET MELON
Madeleine Monette
L'Hexagone, 1991,
466 p.; 24,95 \$

Le dernier roman de Madeleine Monette est un véritable voyage au pays des sentiments et des émotions qui décrit avec beaucoup d'acuité les relations humaines d'une famille reconstituée. Le fil conducteur est la disparition soudaine d'un des membres de cette famille, Marie-Pauline.

L'absence sert de trame comme dans *Le double suspect* (Prix Robert-Cliche 1980). L'auteure continue donc d'explorer le thème de la présence à travers l'absence. Toutes les facettes et toutes les nuances de l'âme humaine sont examinées. L'observation et l'introspection conduisent l'action, et la narratrice, subtile et sensible, réussit des portraits touchants qui ne sont jamais des caricatures.

Si vous aimez les films lents où l'action importe peu, où le scénariste et le metteur en scène

Madeleine Monette

Amandes et melon

Roman



• L'Hexagone

n'expliquent pas tout, vous pourrez apprécier ce roman à sa juste valeur. L'intérêt est aussi dans la finesse et la précision du style. Surtout ne vous attendez pas à ce que la romancière résolve l'énigme: elle semble avoir confiance en l'intelligence du lecteur. J'ai eu un énorme plaisir à lire, une fois de plus, Madeleine Monette.

Lise Lemieux

20 NUIT BLANCHE

N°49 - Sept 92

LE Tendre, LE Doux-Amer ET...

Par
Metka
ZUPANCIC

Madeleine Monette: Amandes et melon
Montréal, L'Hexagone, 1991



Au risque de ne pas avoir bien perçu tous les détails qui pourraient expliquer le titre de ce beau livre de 466 pages, j'avancerais qu'il annonce bien, qu'il représente de façon significative l'écriture de Madeleine Monette. Aucun des "fruits" n'est (d'abord) vraiment "fruit": leur "nature" n'est pas ce que leur extérieur laisserait supposer. Sous l'écorce verte, on n'arrive au cœur (doux-amer?!) de l'amande qu'en enlevant sa carapace dure; le melon est dur et fragile à la fois, son vert de "com-passion" cache l'intérieur (rouge? jaune?) "périssable", et pourtant juteux et rafraîchissant. Pour ne pas parler des pépins... Mais avant tout, dans ce titre, *Amandes et melon*, il y a déjà le jeu des sons, l'opposition du féminin — au pluriel — et du masculin — "ramolli" ici par les nasales du mot. Et dans le livre?

Sans s'éloigner de la problématique courante, en intégrant plutôt "tous" les "grands thèmes" de la vie d'aujourd'hui, très probablement dans une grande ville francophone de l'Amérique du Nord, Madeleine Monette ne peut nullement être classée parmi les auteur(e)s qui s'efforcent à tout prix de traiter soit les rapports délicats entre les partenaires, soit l'éducation des enfants, soit l'écroulement de la famille traditionnelle, ou encore le rôle de la mère/femme active (actrice, dans le cas précis

de Marion; femme au foyer, dans le cas de Jeanne), le rôle du père/homme d'affaires, pourvoyeur de la famille (Charles, dans ce roman)... C'est qu'elle aborde tous ces sujets, sans que dans son écriture ils donnent l'impression d'être des "sujets", puisque le but de l'écrivaine n'est pas de les traiter comme tels: ce qui nourrit la lectrice, le lecteur, pour rester dans la métaphore du titre, se trouve sous l'écorce, tire son énergie de la façon dont les éléments disparates rentrent dans le réseau des corrélations, de la façon dont ils participent tous à cette "harmonisation", orchestration des situations, des images, des conflits. Parce que les conflits y sont nombreux, plus on creuse dans ce "melon" et plus on essaie de casser la noix. Opération délicate que celle du "recouvrement de l'amande": un geste trop forcé, trop impatient, trop brutal, et voilà que l'amande elle-même serait irrémédiablement brisée. Appliquée aux personnages du roman, cette image rappelle qu'il y a, au centre du réseau, ce noyau (caché, absent? invisible?), la jeune femme disparue, cette Marie-Paule vulnérable, extrêmement fragile, jamais satisfaite ni d'elle-même ni des autres, se rendant malheureuse, rendant les autres terriblement anxieux et malheureux. Car cette jeune femme n'est pas une vraie adulte, ce qui explique la consternation de ses parents (divorcés, apportant dans cette partition complexe chacun son "air" et son "accompagnement", les membres de la nouvelle famille, des nouvelles relations) lorsqu'elle ne revient pas, au bout de ce voyage d'un an, comme elle l'avait annoncé, mais choisit plutôt de se "soustraire" (pour une autre année?

pour plus longtemps?) à sa vie "normale", à la "civilisation", à la "bienveillance" de ceux qui l'aiment et ne la comprennent pas vraiment, qu'elle aime et fuit à la fois.

Mais pour qu'il y ait roman, pour qu'il y ait écriture à partir de ce conflit (devenant de plus en plus "secondaire", tout en restant sous les "feux de la rampe"), cette absence prolongée de la "motrice" (absente) de l'action (littéraire) est bien évidemment nécessaire, voire indispensable. C'est "grâce" à sa "fugue" que le "contrepoint" des rapports beaucoup plus subtils peut se tisser: puisqu'elle n'est pas là pour raconter son histoire, nous allons la découvrir à travers ce puzzle où chacun des actants apportera sa petite pièce. Dans les dix chapitres dont les titres très poétiques sont souvent profondément significatifs, les "voix narratrices" (toujours à la troisième personne) se relayent, se passent la parole, projettent chacun leur tour le film de leur propre vie, de leur vision de Marie-Paule, sur l'écran de la "conscience collective" de ce groupe. Ce dernier est en "révolution" autour de l'astre pratiquement invisible qu'est la jeune femme, les aimantant, ne leur permettant pas de s'en détacher (dans plusieurs sens du mot) tant que la "révolution" ne sera accomplie, tant qu'en tournant autour d'elle et autour de leur propre axe, leur énergie ne soit mutée, leur vie profondément changée. En fin de compte, son rôle assuré, il est même peu important qu'elle revienne ou non: c'est ainsi que s'explique la dernière scène (les images théâtrales n'étant pas mal à propos, vu le rôle de la scène, du jeu dans le texte, ce qui renouerait avec la vision de Shakespeare selon laquelle la vie est une mise en scène...), dans le prologue: c'est lorsqu'on n'attend presque plus la solution qu'elle se présente devant nous. En retournant de chez sa masseuse et avant de passer au théâtre (dont elle est la fondatrice et la directrice), Marion, la mère évasive de l'épilogue (donc en "miroir" du prologue) qui s'était acharnée à rester actrice, craignant de trop être aspirée dans la famille, dans sa fonction de Mère, dans sa relation avec la fille capricieuse et exigeante, cette Marion qui a pu restructurer sa vie, repenser ses relations, renouer avec sa propre mère, pendant cette année éprouvante, se retrouve, dans son escalier (de service!), face à ce qui pourrait être une ombre,

celle de sa fille Marie-Paule. Dans un rythme fou, le récit se termine avec une série de conditionnels ne niant pas la présence ("réelle") de la jeune femme dans la cage de l'escalier, ne la confirmant pas non plus, enlevant par contre tout ce qui dans des retrouvailles trop "affirmatives" pourrait flatter le pathétique, le déplacé, le mauvais goût mélodramatique (alors que la vision de théâtre de Marion est plutôt celle de l'engagement passionnel, de la provocation, de la "séduction" du public par l'intensité de la prestation).

Si (j'insiste sur ce conditionnel) Marie-Paule est revenue, elle l'est pour sa mère: en affligeant, par son absence prolongée, surtout son père, en le punissant en quelque sorte, en causant des bouleversements radicaux dans sa nouvelle famille, la maturation "accélérée" de ses demi-sœur et frères, c'est pourtant avec la mère qu'elle doit d'abord se réconcilier avant de renouer avec les hommes. C'est ici que Madeleine Monette opère elle-même un renversement par rapport aux idées "reçues": comme nous le lisons dans *Amandes et melon*, ce n'est pas le père absent (puisque c'est lui qui, après le divorce, a obtenu la garde de la fille) dont le "modèle" trop présent, impossible à déraciner, empêcherait Marie-Paule de s'épanouir dans ses relations avec les hommes. C'est lui qui va jusqu'à mettre en péril sa présumée stabilité émotive, familiale, toutes les valeurs affirmées avec véhémence (qui l'ont peut-être poussé au divorce avec Marion), en décidant d'aller chercher sa fille dans "l'au-delà", en Turquie, où il ne saura pourtant pas la retrouver. C'est la relation très ambiguë avec la mère (absente, éloignée, trop désirée, trop passionnée elle-même) qui, dans le livre, semble produire le déséquilibre surtout émotif de cette enfant qu'est restée Marie-Paule: lorsqu'elle change si souvent d'amants, tous moins éduqués qu'elle et devant qui elle peut "briller", lorsque, dans les ruptures, incapable de se croire abandonnée, elle construit une sorte de fiction (littéralement et "littérairement", dans ses nombreuses lettres, envoyées ou non) au sujet de ses penchants amoureux, elle ne vise, aux dires de sa demi-sœur Céline, qu'une seule personne: Marion. Les amants tous interchangeables, les remplaçants jamais appropriés creusent encore l'abîme

intérieur de celle qui voudrait elle-même avoir un enfant sans vraiment l'oser (elle se fait avorter en Turquie), alors que sa mère, pour sa part, crée dans ses pièces des personnages de bébés, de jeunes enfants à l'âge où sa propre fille était en quelque sorte négligée par elle. Quel que soit le "genre" de celui que nous estimons être le plus important dans l'établissement de notre stabilité émotive, dès le départ, le manque d'une relation satisfaisante (mais comment deviner laquelle le sera?), d'un amour "suffisant" aura pour conséquence des troubles dont témoigne Marie-Paule... question? conclusion? provocation à la réflexion? Je saurais plutôt gré à l'écrivaine de ne trancher dans aucun des sens, de laisser les portes ouvertes à la méditation de chacun.

Sur le plan de l'organisation du roman, elle le fait d'ailleurs en proposant tous ces points de vue différents, toutes ces loupes servant à agrandir un détail révélateur: parfois, un sens second, complémentaire apparaît dans le filigrane des descriptions du passé, dans de nombreuses mises en abîme. Que ce soit dans le cas de la peintre Elvire (sœur de Charles, tante célibataire, observatrice com-passionnée) dont les procédés picturaux sont souvent révélateurs de la poétique de Madeleine Monette (une sorte de "réalisme" où la perception de la peintre est plus importante que les "faits rapportés"), ou dans le cas de la poésie de ce garçon anorexique, poète assidu qu'est Vincent (premier fils du deuxième mariage de Charles, dont l'écriture est la voie de libération de sous l'aile sur-protectrice de sa mère Jeanne), ou encore dans le cas des lettres de Marie-Paule ou de l'activité théâtrale (créatrice, scripturale) de Marion, cette "écriture (quelle que soit sa nature) dans l'écriture" permet à l'auteure de condenser son récit, de bien faire coordonner, se renvoyer les facettes qui vont toutes ensemble produire ce tout très touchant et en même temps sobre, détaché. Ce tout qui résulte d'un cheminement scriptural profondément engageant et engagé, d'un travail de sept ans qui, j'en suis certaine, ne cessera de nous nourrir, passé sept autres années...